

— Je joue ce jeu d'enfer qu'on nomme le jeu des millions.

— Ou je vous laisserai de quoi acheter un trône à votre femme, ou vous serez forcé de me donner du pain pour mes vieux jours. »

Donc, acheva le banquier, si j'étais sage, je ferais cela.

— Mais vous n'êtes pas sage, dit le baron en souriant.

— Non, et voici pourquoi.

Il s'arrêta un moment et regarda le jeune homme en souriant.

— Je me suis juré, reprit-il, de laisser Pauline libre, elle prendra celui qu'elle aimera et je crois bien, ajouta-t-il, que vous ne vous brûlerez pas la cervelle, car Pauline vous aime...

Le baron jeta un cri de joie et voulut tomber aux genoux du banquier.

Mais celui-ci était devenu pâle tout à coup et il recula de quelques pas, comme si une hideuse apparition eût soudain surgi devant lui.

Sa main s'allongeait fiévreuse vers la grille du jardin, et il murmurait d'une voix étranglée

— Lui ! lui ! encore lui !...

Alors le baron Morgan, stupéfait, suivit du regard cette main étendue, et il aperçut collée aux barreaux de la grille, entre deux buissons fleuris, une tête pâle et grimaçante, moqueuse, couverte de rares cheveux grisonnants, animées de lèvres minces et ironiques, éclairée par deux petits caves et flamboyants, et il entendit en même temps une voix grêle, mordante, timbrée d'une raillerie haineuse, qui disait :

— Oui ! oui ! tu peux y compter, tu te ruineras !...

M. de Valserres eut alors un accès de rage, et s'armant d'un bâton qui servait de tuteur à une plante, il marcha vers la grille en le brandissant.

Mais la tête hideuse disparut et la voix s'éloigna en répétant :

— Oui, oui, tu te ruineras !...

III

Si M. de Valserres avait éprouvé une émotion pleine de colère à la vue de cette tête grimaçante qui le défiait, le baron Morgan, lui, était demeuré stupéfait.

M. de Valserres s'était avancé jusqu'à la grille en brandissant son bâton.

Mais le mystificateur s'était enfui et le banquier n'avait nulle envie de le poursuivre, car il revint à son hôte et lui dit :

— Je vous demande mille pardons, mais j'ai un peu perdu la tête à la vue de cet insolent.

Il essayait de sourire, mais son visage crispé et sa pâleur protestaient contre ce ton d'indifférence affectée.

— Mais quel est donc cet homme dont la vue produit sur vous une impression aussi désagréable ? demanda le baron Morgan.

— Mon cher ami, répondit le banquier, je vais regretter amèrement de vous avoir donné ma parole.

— Hein ? fit le jeune homme.

— Le jettator m'est apparu, et très certainement un malheur nous menace, ou vous, ou moi, ou ma fille, et peut-être même tous les trois.

— Mais, mon cher hôte, dit le baron en souriant, avez-vous réfléchi que nous vivons en 1866, qu'il est sept heures du matin, que nous sommes à Auteuil, banlieue annexée, et par conséquent à Paris ?

— Baron, répondit le banquier ému, quand je vous aurai raconté l'histoire de cette homme, vous accueillerez moins légèrement mes terreurs.

Le baron lorgnait toujours les persiennes closes de la villa.

— Nous avons le temps, ajouta M. de Valserres ; nous avons eu du monde hier, Pauline s'est couchée tard et elle sera paresseuse.

— Je suis tout oreilles, monsieur.

— Figurez-vous, continua le banquier, que je connais cet homme depuis ma jeunesse ; nous nous sommes trouvés côte à côte sur les bancs du collège.

C'était un esprit chagrin, un caractère taquin et méchant, une de ces natures aigries par la pauvreté et le malheur héréditaires ; ces hommes-là n'ont pas souffert encore, mais leurs pères ont souffert pour eux et leur ont légué comme le reflet de leurs douleurs.

On l'appelait Simon.

Était-ce un prénom ou un nom ? Je ne l'ai jamais su.

Il n'avait pas d'amis, on ne lui connaissait pas de parents.

Quand les vacances nous ouvraient les portes du collège, il y demeurait, lui, et personne ne venait le chercher.

Il avait bien quatre ou cinq ans de plus que moi, mais il était si malingre, si chétif, que le plus jeune de nous le rossait à coups de poing.

Du reste, il nous détestait tous. Mélange de haine et d'orgueil, ce petit être semblait avoir pris à partie, dans ses camarades, la société tout entière.

Il nous espionnait et rapportait, comme on dit au collège, et nous avions fini par le haïr presque autant qu'il nous haïssait.

À quinze ans, je le perdais de vue, mais il me resta de lui un souvenir détestable.

Il avait quitté le collège avant moi, et il était peu probable que, lui pauvre et moi riche, nous nous rencontrerions désormais.

Cela devait être cependant.

De seize à vingt ans je voyageai.

La mort de mon père, banquier comme moi, me rappela à Paris.

La première figure que j'aperçus dans mes bureaux, car je me trouvais banquier à mon tour, fut celle de Simon.

Le pauvre diable était employé à dix-huit cents francs.

Je commis alors une mauvaise action.

Sous l'influence de mes souvenirs de collège, je sentis ma haine pour lui se réveiller, et je le congédiai.

Je n'oublierai jamais le regard qu'il me lança quand mon chef de contentieux lui eut signifié ma volonté.

Il osa me tutoyer comme au collège :

— Tu m'ôtes mon pain, me dit-il, mais je porte malheur et je me vengerai.

On le mit à la porte et je n'y pensai plus.

J'étais fiancée depuis longtemps à une jeune créole de la Martinique élevée en France, et j'attendais l'expiration de mon deuil pour l'épouser.

— C'était la mère de Pauline ? dit le baron.

— Non, dit le banquier, il y avait un an que mon père était mort, et mon mariage était fixé à la semaine suivante.

Tout était prêt, le contrat, la corbeille.

Chaque jour j'allais passer la soirée auprès de ma fiancée, qui habitait le rond-point des Champs-Élysées, et quelquefois nous sortions en voiture avec sa mère.

Ce soir-là, comme je traversais la place de la Concorde, mon cocher faillit renverser un homme mal vêtu, portant des bottes percées et un chapeau rougi et sans bord.

Le pauvre hère n'eut que le temps de se ranger pour n'être point écrasé.

Mais en se rangeant il me regarda, et je reconnus Simon. Il me menaça du poing et se mit à rire d'un rire de malheur.

Hélas ! la vengeance commençait.

J'avais laissé, la veille, ma fiancée joyeuse et pleine de santé ; je la trouvai souffrante, alitée, en proie aux premières atteintes d'un mal épouvantable, la petite vérole. Trois semaines après elle était morte.

— Mais, mon cher hôte, dit le baron, je ne vois là qu'une coïncidence, et vraiment...

— Attendez encore, reprit le banquier. Tout passe en ce monde, surtout la douleur. Après le désespoir, vint une simple tristesse, et un an après j'avais oublié ma pauvre créole et j'épousais la mère de Pauline.

Mes affaires prospéraient ; ma fortune s'était triplée en deux ou trois ans, Pauline venait de naître, et j'étais l'homme le plus heureux du monde.

Une nuit, en sortant du club, je rencontrai un mendiant qui me tendit la main.